

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PIGEON,
Administrateur,
1786 Rue Ste-Catherine.



LE CANARD

MONTREAL, 28 AVRIL 1894

NOTRE FEUILLETON

Le Conte de Monto-Christin

Le CANARD commencera dans son prochain numéro la publication d'un grand roman de la vie montréalaise rempli de situations assez navrantes et palpitantes pour dégraffer les nerfs les plus durs de ses lecteurs.

Le Conte de Monto-Christin sera une primeur pour nos lecteurs. Il est unique dans son genre.

Tous les personnages qui y figureront appartiennent à la classe pauvre. Ils habitent un pauvre quartier. Pas un d'eux n'a cinq centins dans son escarcelle. La famille de la plupart d'entr'eux est soutenue par la St-Vincent-de-Paul.

Comme les "Trois Moustiquaires," le Conte de Monto-Christin sera illustré de temps en temps.

Ce roman sera publié sans l'autorisation de Lévêque, architecte, un des dignitaires de l'Association Immobilière de Montréal.

AU JUGEMENT DERNIER

A l'instar des grands journaux, le CANARD ouvrira une de ses colonnes sous la rubrique de questions et réponses. Une récompense sera naturellement offerte à la personne qui lui fera parvenir la réponse la plus spirituelle, sans qu'elle soit tenue de laisser publier son nom.

Si cette personne est déjà connue à notre journal, elle pourra donner le nom d'un ami à qui elle voudra passer le CANARD gratuitement pour un an. Ne pas oublier que le CANARD ne prend pas d'abonnés dans les limites de la ville.

La première question que nos lecteurs pourront mettre à l'étude est la suivante :

Au jour du jugement dernier, lorsque toute l'humanité sera assemblée dans la vallée de Josephat, il est très probable qu'il s'écoulera plusieurs minutes avant le prononcé des sentences. Supposons qu'il soit accordé aux hommes cinq minutes de *Deo gratias*, pendant lesquelles il leur serait permis de converser avec n'importe quel personnage depuis Adam et Eve jusqu'à nos jours.

Avec qui aimeriez-vous à faire la causette?

Quelle question poseriez-vous au personnage?

Sur quel sujet poseriez-vous la conversation?

Toutes les réponses seront publiées dans le numéro du CANARD du 5 mai.

Une de nos actrices les plus opulentes parlait l'autre jour du passé avec mélancolie :

— Ah ! soupirait-elle, quand je pense que dans le temps je faisais les pages ..

Et maintenant, elle fait le volume complet, murmura une bonne petite camarade.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MON TEMPS

Il répugne souverainement à l'auteur de ces lignes de se servir des expressions " je, moi, mon, etc," mais pour l'intelligence de ce qui va suivre il faut absolument qu'il parle à la première personne. Avec ce préambule il entre en matière à pieds joints.

C'était en 1877, le samedi qui précède le jour de Noël tombait le mardi.

J'étais alors le reporter de la *Minerve*. Feu le sénateur Rolland avait l'administration du journal.

Le samedi matin, vers neuf heures, mon patron entre dans le bureau de la rédaction.

Me frappant sur l'épaule il me dit : Berthelot, vous êtes le plus ancien de la boutique ici et j'ai un conseil à vous demander.

Je crains que la *Minerve* ne paraisse pas mardi matin. Vous savez que j'ai été typographe dans mon jeune temps et je connais ce monde-là.

Avec deux jours de congé ces messieurs là ne pourront pas être à leurs casses lundi soir, après la brosse de rigueur.

— Que faire ?

— C'est bien simple, ai-je répondu au sénateur. Composez samedi après-midi le journal de mardi.

— Oui, mais les rapports de la fête ?

— C'est encore très simple. Vous me paierez un cochon à l'heure. J'aurai des entrevues avec les curés et les maîtres de chapelle de toutes les paroisses importantes. La *Minerve* paraîtra mardi avec un compte-rendu fidèle de toutes les cérémonies. J'aurai le texte des sermons, le nom de la messe qui aura été chantée ainsi qu'une critique des choeurs, des solistes, etc.

— Bravo, dit mon patron. Passez à la caisse, faites-vous payer vos courses. Je me fie sur vous.

Le samedi soir, à 7 heures, le journal était composé et livré aux machines.

A huit heures, j'entre dans l'atelier et je prends une copie de la *Minerve* toute humide des baisers de la presse.

La copie en question est placée dans la file des journaux de la salle de lecture, de l'Hôtel du Canada qui était alors tenu par M. Aimé Béliveau.

Comme j'étais alors très intime avec feu Siméon Béliveau, le gérant de l'établissement, je lui confiai le secret de la publication hâtive du journal.

L'omnibus de l'hôtel arrive à 8.15 avec un chargement de voyageurs de Québec, arrivés par le chemin de fer du Nord.

Lorsque ces messieurs étaient occupés à signer leur nom sur le registre ils furent étonnés en attendant la conversation suivante entre Siméon et votre très humble :

— Je n'ai jamais vu un Noël aussi triste à Montréal. A-t-il fait un temps de sorcier ?

— Heureusement la musique de la messe de minuit a été beaucoup plus belle que celle de l'année dernière.

— Le *soir* de St. Pierre aux Jésuites a été admiré.

— Comment ça se fait-il, dit un des voyageurs que vous avez célébré Noël ? Cette fête n'arrive que lundi.

— Lundi ! vous nous la fichez belle.

— C'est aujourd'hui samedi.

— Pardonnez, monsieur, regardez sur la file de nos journaux. Ne voyez-vous pas que nous sommes rendus à mardi matin.

Lisez la *Minerve*.

Le Québécois lit l'article et fait une tête.

— Ce n'est pas possible, dit-il.

— Jugez par vous-même.

— C'est bien ça.

— La morale est que les Québécois sont toujours en arrière des Montréalais.

Vous voilà de trois jours en arrière de votre siècle.

H. B.

Le timonier Mahirec, au retour d'un long voyage autour du monde :

— Ben ! .. il y a que j'avais parié cent sous avec le maître coq que le bout de la terre était rond, et lui qu'il était carré... Ben ! mes enfants, il était pointu...

A QUATT' PATTES LES CANAYENS

Le CANARD a passé cette semaine quelques jours à Ottawa où il a eu l'honneur d'une entrevue avec le ministre des travaux publics.

Celui-ci, au cours de cette entrevue, a dit que notre journal avait entrepris d'immortaliser son mot, " A quatt' pattes les Canayens."

Comme plusieurs de nos lecteurs ignorent la circonstance dans laquelle il a été lancé nous allons leur rafraîchir la mémoire.

C'était en 1884. Les conservateurs étaient en caucus délibérant sur l'attitude de Sir John A. McDonald qui refusait aux Métis du Nord-Ouest les privilèges accordés aux colons du Manitoba relativement aux concessions de terres.

La majorité s'était pliée devant Sir John. De dégoût l'Hon. M. Ouimet en sortant du caucus s'était écrié : C'est ça, c'est toujours la même histoire : A quatt' pattes les Canayens.

UN HONNETE PARI

M. John Drinkard était assis à la porte d'un café, avalant son troisième grog. Le nez très rouge, il brandissait un journal en grognant :

— Ce bêtait faux !

Puis, se tournant vers un consommateur assis à la table voisine, lequel n'était autre que l'excellent Boirot, très occupé à mouiller sa quatrième absinthe :

— Aôh ! s'écria-t-il, ce papier était stioipide !

— Qu'est-ce qu'il me veut, cet Angliche ? grogna Boirot.

— Moi, pas English. Je suis Américain, mossé ! Ce papier prétend que Paris est la ville du monde où il y a le plus de débits de boisson. Il affirme ça être prouvé par la sta... statique... ti... tisque...

— Vas y, mon vieux, tire-toi de ce mot comme tu pourras ! ricana Boirot.

Et il siffla son absinthe. Il reposa son verre sur la table, et s'écria très échauffé :

— Le journal a raison !

L'Américain n'était pas moins lancé que son contradicteur.

— Je vous faisai le pari, mossé, lui dit-il, qu'il y a plus de débits de boisson à New-York qu'à Paris !

— Turlututu. C'est trop loin, New-York. Dès qu'on me parle de dépasser les fortifications, je n'en suis plus.

— Il y avait un moyen bien simple de contrôler. Mossé, j'ai fait le voyage de tous les débits de boisson de New-York !

— Tous ! dit Boirot avec admiration.

— Tous ! En quatre-vingts jours ! Eh bien, je parie cinq cents dollars de faire ceux de Paris en moins de temps que ça !

— Vous m'emmenez comme contrôleur ?

— Yes, et je payai la tournée.

— Tote là ! J'accepte ; partons !

Et ils s'en allèrent, bras dessus, bras dessous, comme deux vieilles connaissances.

Il était entendu qu'ils ne devaient prendre qu'une seule consommation dans chaque débit, mais sans en omettre un seul, même le plus infime.

Ce jour là, comme ils avaient déjà pas mal bu, ils ne visitèrent qu'une douzaine de cafés, et ils allèrent se coucher, se donnant rendez vous pour le jour suivant.

— Aôh ! dit l'Américain lorsqu'ils se rencontrèrent le lendemain matin, je havé le gosier sec.

— Nous disons le bec salé, chez nous, reprit Boirot.

— Il faut aller plus vite aujourd'hui.

Boirot avait un plan de Paris à la main, et il devait marquer d'un signe les rues qu'ils exploreraient, pour ne pas faire d'erreur.

Ils prirent chacun dix apéritifs avant le déjeuner. Après un frugal repas,

ils absorbèrent une demi-douzaine de cafés et douze cognacs.

Et comme l'heure verte avait sonné, ils engloutirent une dizaine d'absinthes, et ils allèrent dîner.

Après quoi, ils vidèrent un nombre incalculable de petits verres dans des établissements différents.

Boirot se tenait très raide ; Mr. John Drinkard oscillait sur les passants.

Aôh ! murmurait-il, tous ces gens ne savaient pas se tenir. Ils se jettent sur moi !

— C'est pas les promeneurs, moi, qui me gênent, machonnait Boirot, c'est les murs. Y viennent toujours me cogner l'épaule !

— Pffft ! A New-York.

— Eh ben quoi, mon vieux, à New-York ?

Et ils s'affalèrent dans le ruisseau.

Pendant soixante-dix-neuf jours, les deux amis roulèrent de café en bar, de bar en brasserie, de brasserie en marchand de vin.

Le quatre-vingtième jour, M. John était sombre. Il devait toucher, d'après ses prévisions, au terme du voyage.

— Eh bien, mon pauvre vieux, dit Boirot, tu sais, il nous reste encore huit arrondissements.

— Ah ! murmura l'Américain avec désespoir, ils sont trop !

PARC ROYAL

Rue Mont-Royal, près St-Denis.

Dimanche après-midi, à 3 heures.

TROUPE DE SAUVAGES du Nord-Ouest, Chant, Danses, Musique, etc. Admission, 10c.

Les chars des rues St-Denis et Anihst se rendent directement au Parc.

Les domestiques :

— Eh bien ! Joseph, avez-vous porté ma lettre à M. X...

— Oui, monsieur ; mais je crois qu'il ne pourra pas la lire, car il est aveugle.

— Aveugle ?

— Oui, monsieur, pendant que j'étais devant lui, dans son cabinet, il m'a demandé deux fois où j'avais mon chapeau ; or, je l'avais tout le temps sur la tête.

Ne faites donc pas le fou. Vous voyez bien que vous êtes menacé d'une maladie. Purgez-vous. Demandez au Professeur Geo. Tucker son secret No. 4, un remède infallible pour se purger, pour la jaunisse, la maladie du foie. Le Professeur est au No 1875 rue Ste-Catherine.

Fumez le BLACKSTONE le meilleur Cigare a 8c.

"Bock Beer" — Avez-vous soif ? Oui Eh bien, prenez un verre de "Bock Beer" de Reinhardt, et vous serez désaltéré. Le "Bock Beer" de Reinhardt est sans conteste le meilleur de la Puissance au goût des connaisseurs. Brasserie, 341 Rue des Allemands.

Gontran aperçoit un de ses débiteurs sur le boulevard.

Il l'appelle en courant après lui. L'autre se garde bien de répondre.

Furieux, Gontran lui allonge un énorme coup de pied au bas des reins, avec une telle force qu'il pense, sur le moment, s'être déboité la cheville.

Le débiteur se retourne enfin.

— Sapristi ! lui dit Gontran en boitant, vous avez l'oreille joliment dure.

Guerre aux combinaisons.— Le Vrai Brazeau, 47 rue St-Laurent continue sa guerre à mort contre les *jobbers* en cigares. Observez que les prix cités plus bas ne sont que pour les ventes en gros. Voici les prix du Vrai Brazeau. Stonewall \$3.30 par 100 ; Pegtop \$3.25 par 100 ; Mungo \$3.20 ; Monopole \$3.25 ; Mild Havana \$2.50 ; tabac McDonald, Navy 3 s. 4 s. 45 cts la lb. Brunette Solace 44 cts.

Une femme fait la leçon à son ivrogne de mari qui titube outrageusement dans la rue.

— Au moins, tu devrais avoir la pudeur de ne pas te montrer dans cet état.

— T'as raison. Donne moi dix sous ; je vais entrer cacher ma honte chez ce manne-zingue-là !

Cadeau de noces.— Si un de vos amis est sur le point de se marier, organisez-vous en comité et présentez lui un cadeau acceptable.

Allez chez F. Lapointe, 1541 à 1551 Rue Ste-Catherine. Là vous trouverez des sets de chambres à coucher, des modèles les plus récents, de \$25 à \$200. Si vous n'avez pas un "bargain," vous n'êtes pas tenu d'acheter. C'est le plus grand magasin de Montréal. Il défie la concurrence.